

**Correspondances**, dans sa volonté d'offrir un espace d'expression à des recherches naissantes, renouvelle une expérience amorcée dans les numéros 12-13, 24 et 25 grâce à sa rubrique éditoriale MEMOIRES.

**Benoît EUGÈNE** y présente une synthèse du mémoire qu'il a réalisé en 1994, sous la direction de Bernard BOTIVEAU, dans le cadre du DEA **Science Politique Comparative** de l'Institut d'Etudes Politiques d'Aix-en-Provence, sur le thème **Les études modernes sur le Middle East (1907-1973), l'invention d'une tradition académique ?**

Le propos de l'auteur s'inscrit dans le cadre d'une réflexion plus globale sur la constitution du Moyen-Orient comme objet de savoir. Dans cette optique, il s'interroge sur les interférences entre le politique et les effets de structure proprement universitaires avec un souci d'apporter à son analyse des éléments de comparaison à même de donner à son travail une dimension plus problématique.

## **L'âne et le chameau**

### **Modalités d'inscription des études**

### **sur le Middle East dans l'Université britannique (1907-1973)**

Benoît EUGÈNE, documentaliste à l'IRMC- Tunis, est doctorant en Sciences Politiques à l'Institut d'Etudes Politiques d'Aix-en-Provence. Son domaine de recherche porte sur la place et le rôle de l'histoire dans les sociétés arabes contemporaines.

*Very like a camel* !<sup>1</sup> : ainsi M. GILSENAN décrit-il, aujourd'hui, à quoi ressemblait le Moyen-Orient d'un anthropologue, vu du Royaume-Uni dans les années 60. Et d'ajouter qu'un pays comme l'Égypte, auquel il allait consacrer ses premiers travaux<sup>2</sup>, n'apparaissait pas tant périphérique (par rapport au Soudan ou la Nouvelle-Guinée) que totalement absent des préoccupations de l'anthropologie britannique. Les *Oriental Faculties* exercent alors, institutionnellement, le monopole de l'étude des langues rares et, à travers elles, des cultures, des peuples et des religions dans lesquels le Verbe est supposé «incarné». Cette tradition, essentiellement philologique, peu ou pas ouverte sur les sciences sociales et qui, au demeurant, dédaigne par vocation la période moderne (au point d'ignorer les dialectes et l'évolution des langues) s'avère difficile à réformer, et c'est en grande partie hors de son giron et au profit de méthodes consacrées dans d'autres disciplines (histoire, économie, sociologie) que vont se développer les recherches modernes sur le *Middle East*. Ce qui fait dire à A. RAYMOND<sup>3</sup>, au sujet du livre d'E. SAID<sup>4</sup>, paru en 1978, qu'il n'a fait que donner le coup de pied de l'âne à une tendance depuis longtemps dépassée.

Voire. La permanence, hors du cas spécifiquement britannique, d'une sociologie spontanée, culturaliste, largement orientée vers le grand public et qui tire argument des stratégies de mobilisation identitaire qui se déploient dans l'espace politique musulman<sup>5</sup>, pose la question de la capacité réelle de la recherche à rompre avec une forme d'impensé qui s'est perpétuée et, au-delà, à fonctionner comme un champ scientifique. Autre hypothèque, la constitution formelle en objet savant, d'un ensemble géopolitique aux contours flous<sup>6</sup>, le *Middle East*, sorte de produit de fission résultant de l'éclatement de l'Orient politique (conséquence de la seconde guerre mondiale et de la décolonisation), relève-t-elle d'une forme de «péché originel» qui autorise toutes les suspensions et, notamment, celle qui derrière le *savant* voit distinctement le *politique*<sup>7</sup>. L'examen des conditions très particulières dans lesquelles l'ouverture de l'université britannique sur les sociétés et les espaces arabes et musulmans s'est concrétisée depuis le début du siècle permet à la fois de relativiser ces deux critiques et d'expliquer des faiblesses structurelles bien réelles. Le cas britannique présente, en effet, une position intermédiaire par rapport à d'autres traditions nationales. A la différence de la France, où notamment dans le domaine de l'anthropologie il existe un héritage colonial à assumer<sup>8</sup>, l'Empire Britannique n'a eu qu'une influence marginale sur l'université. Par ailleurs, si une demande de nature politique est, comme aux Etats-Unis, à l'origine des développements des études sur le Moyen-Orient après la seconde guerre mondiale, c'est selon des modalités sans commune mesure sur le plan de l'autonomie politique. Ce travail vise à évaluer à la fois l'influence du politique dans le développement des études sur le Moyen-Orient et les effets de structure proprement universitaires, notamment le rôle des *Facultés d'études orientales*.

**L'héritage de l'Empire**

L'histoire politique de l'étude du Moyen-Orient pourrait commencer en 1907. Cette année-là, une commission de la Chambre des *Lords* s'avise qu'il existe un besoin urgent de cours appropriés pour les personnes en instance d'affectation en Orient («in the East») et en Afrique. Les titulaires de charges officielles, et tous ceux qui s'expatrient pour des tâches commerciales, d'évangélisation, d'enseignement ou médicales, doivent bénéficier d'une connaissance de base des langues, mais aussi des traditions sociales et religieuses en vigueur. L'existence d'un noyau d'orientalistes («*Oriental scholars*») désintéressés et de premier rang, chargés de former leurs successeurs aussi bien que nos futurs officiers coloniaux, est une question d'importance vitale pour l'Empire. Le succès de nos relations administratives avec les peuples d'Orient («*Oriental races*») estime le rapport, dépend de plus largement de notre influence morale et de notre prestige intellectuel<sup>9</sup>. Ce volontarisme politique se concrétise difficilement, à défaut de s'articuler sur une véritable demande sociale. Ce n'est qu'en 1916, sur fond de rivalités coloniales (l'Allemagne et la France ont leurs écoles spécialisées) qu'est fondée à Londres la célèbre *School for Oriental and African Studies*<sup>10</sup>. Encore l'administration coloniale, orientée vers des considérations pratiques, a-t-elle marginalement utilisé l'école (les stages à la SOAS n'excédaient pas trois mois), au bénéfice d'une formation sur le terrain. Quant au recours aux universités de Cambridge et d'Oxford pour former des cadres, il s'est agi, de l'avis-même de l'administration, d'une perte globale de temps et d'une solution réservée aux candidats immatures...

Aussi le «noyau universitaire» censé constituer la matrice désintéressée d'un mode de domination basé sur le prestige intellectuel de l'Empire fait-il largement défaut lorsqu'en 1945, un nouveau rapport officiel, rédigé par la commission *Scarbrought*<sup>11</sup> et diligenté cette fois par le *Foreign Office*, dresse le bilan des structures en place. Dans le domaine des langues rares, les chaires sont isolées et l'on constate de graves lacunes : une seule chaire de persan, aucune d'études islamiques tandis que celle d'arabe moderne qui vient d'être créée à la SOAS n'a pu être pourvue... Tout aussi inquiétant, le nombre d'étudiants, qui n'avait jamais été très élevé, est devenu pratiquement nul. De l'avis général, un diplôme d'*Etudes Orientales* n'est strictement d'aucune utilité pour une vie active au Moyen-Orient et n'égale pas les *B.A.*<sup>12</sup> des autres facultés. A la SOAS, entre 1930 et 1944, seuls 18 étudiants ont suivi la formation proposée en arabe ou en persan, parmi lesquels trois Britanniques... *The London School of Economics* a tenté de créer une option sur le commerce et les transports au Moyen-Orient mais aucun étudiant ne s'y est jamais inscrit ! Sur le plan qualitatif, hormis ces deux lieux d'innovation, la tradition des études bibliques est dominante, les langues sont enseignées comme des langues mortes, il y a un manque total de cours d'histoire, d'économie, de sociologie et de géographie qui fassent référence au Proche et au Moyen-Orient. A Oxford, un jeune étudiant du nom d'Albert HOURANI, doit renoncer, vers 1932, à entreprendre une thèse d'histoire sur le Moyen-Orient...

**L'influence de la seconde guerre mondiale**

La guerre exerce deux effets majeurs qui vont conditionner à terme l'inscription des études sur le Moyen-Orient dans l'université britannique. Elle consacre d'abord l'importance stratégique de la région. Mais elle mobilise aussi des compétences humaines qui sauront plus tard s'investir dans des structures universitaires ou para-universitaires, lorsque les circonstances politiques s'y prêteront. Certes, la plupart des personnes recrutées par le *Foreign Office* ou la *BBC* le sont avant tout pour leurs compétences linguistiques et leur tâche ne les conduit guère sur le terrain : la lecture des correspondances privées et la censure de la presse constituent des secteurs d'activité à part entière. Ceci posé, on trouve au sein des structures mises en place par le *Foreign Office*<sup>13</sup> et l'armée britannique, à côté de «mandarins» des *Oriental Studies* comme A. TOYNBEE ou H. GIBB (qui détient la chaire d'Arabe à Oxford), de jeunes orientalistes (comme P. LIENHARDT appelé à devenir le premier professeur de sociologie du Moyen-Orient à Oxford) et des universitaires «hors-champ» (EVANS-PRITCHARD, officier de liaison qui tirera de cette expérience une étude sur les Alaouites de Syrie et surtout un livre *the Sanusi of Cyrenaica*). C'est aussi le cas d'A. HOURANI, diplômé de philosophie, d'économie et de politique qui enseignait avant-guerre à l'Université américaine de Beyrouth : ses deux premiers articles sur l'histoire du Moyen-Orient sont, à l'origine, des rapports établis pour le *Foreign Office*<sup>14</sup>. Ces universitaires côtoient les véritables spécialistes de la région : militaires, diplomates, personnel des compagnies pétrolières... Ce rapprochement entre orientalistes, «spécialistes» et jeunes diplômés découvrant un premier «terrain», préfigure des ambiguïtés structurelles.

Sur le plan institutionnel, la guerre ne bouleverse pas l'université. Le *War office* crée bien des stages de langues pour conscrits à Oxford, Londres ou Cambridge (qui fourniront une réserve d'étudiants après-guerre), mais c'est sans commune mesure avec le cas des Etats-Unis, où des centres militaires de formation s'installent sur les campus, notamment à *Columbia*<sup>15</sup>. On y développe des méthodes intensives en langues, sous la direction de l'ethnologue F. BOAS et du linguiste E. SAPIR. *Columbia* est, en outre, amenée à signer entre 1940 et 1948, 198 contrats de recherche avec des agences gouvernementales, pour un montant de 43 millions de dollars (les droits d'inscription totalisent pour la même période seulement 4 millions...)<sup>16</sup>.

En 1945, le rapport *Scarbrought* met en avant, à son tour, des *raisons d'importance nationales* qui imposent que les études sur les *Proche et Moyen Orient soient plus solidement établies, soutenues et maintenues à un haut niveau. L'apparition d'entités nationales, conscientes... de leur passé... et de leur culture présente*, et très *susceptibles* à leur sujet, modifie la donne dans des régions qui demeurent *d'importance générale pour l'Empire Britannique et tout système de sécurité collective*. Il s'agit déjà de prolonger, par d'autres moyens, ce que E. MONROE<sup>17</sup> a appelé le *moment britannique au Moyen-Orient*. Historiquement associée à la route des Indes, cette région fait l'objet d'un renversement de perspective, après avoir été administrée depuis l'Asie. La stratégie britannique consiste à y créer une communauté d'intérêts pour préserver sa zone d'influence. Ce qui contribue à mettre le développement des études sur le Moyen-Orient au rang d'objectif de politique étrangère. Les compagnies pétrolières sont parties prenantes, qui contribuent, dans l'immédiat après-guerre, au financement de la SOAS (elle leur doit la création de la chaire d'arabe moderne). Mais le besoin de «spécialistes» étant plus pressenti qu'établi, le rapport *Scarbrought* insiste sur la nécessité première de créer une tradition académique *comparable en qualité et en continuité avec celles des principales Humanités et des sciences*.

### L'apogée des Oriental Faculties

Le développement des études universitaires sur le Moyen-Orient va se faire en deux temps. Le plan quinquennal qui fait suite au rapport *Scarbrought* (1947-1952) prévoit de financer la création graduelle de postes d'enseignants au sein des Facultés d'Etudes Orientales, en respectant un *équilibre* entre les langues et les disciplines qu'on souhaite intéresser à l'étude du Moyen-Orient. Ces postes comportent des obligations de cours réduites pour permettre aux bénéficiaires une spécialisation réelle et favoriser l'encadrement des étudiants. En effet, l'accent est mis, par une politique de bourses, sur le développement des études doctorales, à même de produire les chercheurs et enseignants futurs. Londres (qui bénéficie de l'atout de la SOAS), Oxford (pour la tradition des Etudes Orientales), et pour des raisons d'équilibre géographique Durham, Manchester, Glasgow et Edimbourg sont choisis pour constituer les pôles de cette réforme (il importe de pallier l'isolement des enseignants et le nombre restreint d'étudiants par leur concentration sur quelques sites). Lorsqu'en 1952, contre toute attente, le soutien aux créations de postes est interrompu, seules les langues ont connu des développements conséquents. Les universités, qui sont engagées dans le développement des sciences dures, ne prennent pas le relais de ces financements exceptionnels envers des facultés où le ratio enseignants/étudiants est devenu particulièrement favorable. Seule la SOAS, qui a capté 70% des financements de la période, atteint une taille critique lui permettant de peser sur les décisions de l'université de Londres et de s'assurer un développement durable.

A Durham, l'histoire et la géographie sont venues enrichir les diplômes d'arabe, de turc et de persan, et les étudiants de géographie sont incités à un cursus parallèle de langues : ce développement intégré a bénéficié de la création de toutes pièces du département de langues rares, alors qu'à Oxford *la rigidité jalouse de la délimitation des facultés et des écoles inhibait toute tentative de les faire coopérer même au niveau doctoral (graduate)*, selon le constat d'H. GIBB qui a supervisé, à Oxford, ces développements<sup>18</sup>. M. GILSENAN se rappelle qu'en 1963, l'histoire n'avait pratiquement pas droit de cité dans le cursus d'études orientales : *le cadre conceptuel dominant tenait dans des termes tels que «islam», «civilisation» et «arabe classique», avec l'«esprit arabe» qui flottait de façon menaçante à l'horizon...*

A ce renforcement institutionnel de l'*orientalisme*, on opposera l'apparition d'une génération de pionniers, qui, évoluant dans une sorte de *no man's land* universitaire (l'expression est de M. GILSENAN), se trouvent en position d'inventeurs. L'exemple d'A. HOURANI est particulièrement significatif. Il est nommé en 1947 chargé de recherche (*research fellow*), à l'instigation de H. GIBB grâce aux crédits *Scarbrought*, ce qui doit lui laisser le temps de se spécialiser sur un sujet

(l'histoire du Moyen-Orient) qui reste pratiquement à inventer. En atteste la longue hésitation du directeur de *Magdalen's College* quant à la dénomination même du sujet, tranchant en désespoir de cause pour *théories politiques de l'Islam et de l'Eglise Orthodoxe...*<sup>19</sup>. A la différence de H. GIBB, *figure institutionnelle*, représentative du transfert de l'orientalisme vers des problématiques contemporaines, A. HOURANI est une personnalité de transition. Participant de la culture de son temps, il travaille, après-guerre, à une *histoire des provinces arabes de l'Empire Ottoman* au XIX<sup>e</sup> siècle, qui doit s'inscrire dans le projet de A. TOYNBEE concrétisé par H. GIBB et BOWEN, *Islamic society and the West*<sup>20</sup>. Son état d'esprit est alors bien résumé dans une lettre rédigée pour le directeur de *Magdalen's College* : *les cent dernières années de l'histoire du Moyen-Orient, écrit-il, ont été marquées par la tentative des «peuples arabes» (arab peoples)... d'adopter... les formes modernes d'organisation politique, sociale et économique occidentales. Cette tentative n'a que partiellement abouti et a eu des effets étranges, car l'esprit des Arabes (Arabs mind) est dominé par un système de croyances et de coutumes très différent... et dérivé en dernière analyse de l'islam, du christianisme oriental et de la société nomade de la Péninsule Arabique*<sup>21</sup>. Il acquiert pourtant la capacité de rompre avec cette posture «essentialiste», typique de l'*orientalisme*, notamment par la critique du concept de «civilisation» qui sert de *paradigme*, selon E. SAID, à la réflexion des orientalistes<sup>22</sup>.

*La pensée arabe et l'Occident*<sup>23</sup> repose en partie sur l'«historicisation» de ce concept, dont il suit le cheminement chez les penseurs arabes. S'impose bientôt dans son esprit que l'économie des idées est liée à une économie politique que les sources littéraires sont impropres à saisir. C'est un programme de recherche, se revendiquant explicitement de l'école des *Annales*, qui est bientôt posé. Au début des années 60, il cherche encore un lieu pour s'épanouir.

L'apparition de structures semi-universitaires, comme les *Middle East Centres* qui bénéficient de financements privés, va constituer un appui précieux. L'exemple vient des Etats-Unis, où les études internationales connaissent un développement à marche forcée dès 1950 grâce à la *Fondation Ford*, relayée à partir de 1959 par des subventions fédérales. Les *études d'aires culturelles (area studies)* s'appuient sur des centres interfacultés assurant, au niveau doctoral, une formation en langues, des cours, et une fonction de documentation. L'objectif, qui était de *faire admettre par les universités américaines l'étude scientifique du monde non-occidental contemporain* est considéré comme atteint dans les années 70, même si le doute plane sur la portée de l'entreprise, notamment sur le plan intellectuel étant donné ses motivations stratégiques et politiques<sup>24</sup>. L'image de l'«expert» est associée à ces centres qui tendent à s'extérioriser par rapport à l'université.

A Durham, de l'autre côté de l'Atlantique, le relais financier après 1952 est assuré par la *Fondation Rockefeller*. A Oxford, le projet de *Middle East Centre*, qui date de 1955, est financé en partie par *BP*, *Shell* et la *Fondation Gulbenkian*. Il relève de *St Antony's College*, fondé grâce aux dons d'un particulier pour développer les études internationales au niveau doctoral. Le projet est formalisé par une commission composée d'universitaires, de journalistes, de diplomates, de représentants de l'industrie (au premier rang, les compagnies pétrolières). Le profil des premiers chargés de recherche est assez peu universitaire : ce sont des spécialistes du terrain et des questions contemporaines, collaborateurs de la revue *Foreign Affairs*. A. HOURANI<sup>25</sup> prend la direction du centre en 1960.

### La «révolution Hayter»

En 1961, *The University Grants Committee*, organisme créé en 1947 pour superviser les créations de postes dans le domaine des études internationales, rend un rapport (dit *Hayter*) qui constate l'insuffisance des développements acquis<sup>26</sup>. Il met l'accent sur le besoin en historiens, juristes, économistes, sociologues, et regrette que les formations en langues proposées par les *Oriental Faculties* ne favorisent pas le transfert des compétences vers l'aire moyen-orientale. De ce point de vue, la situation n'est satisfaisante qu'à *SOAS* et *Durham*. La stratégie préconisée, concrétisée par un plan de financement entre 1962 et 1967, vise à créer des postes spécialisés au sein des différentes facultés, en contrebalançant les résistances structurelles par la création de centres interdisciplinaires. La commission a été favorablement impressionnée par l'exemple des Etats-Unis, suite à un voyage d'étude offert par la *Fondation Rockefeller*, et tient compte de l'expérience d'Oxford et de Cambridge (où un *Middle East Centre* a été créé en 1958). Cette dernière université, qui dispose en outre d'une tradition ancienne dans le domaine des études orientales, devient un pôle subventionné qui rejoint Oxford, *SOAS* et *Durham*. La mise en oeuvre de cette politique est confiée à quelques individus enthousiastes, révélés par la décennie précédente qui vont assumer le rôle d'*entrepreneurs académiques*. C'est encore le cas d'A. HOURANI à Oxford. Les sept postes *Hayter* créés, qui s'ajoutent au

sien propre (histoire du Moyen-Orient) couvrent l'histoire turque, l'histoire persane, la sociologie, la géographie, l'arabe moderne (et sa littérature), l'économie et ouvrent autant d'espaces intellectuels, sans oublier le poste de *bibliographe du Moyen-Orient*. Cette équipe est rassemblée autour du *Middle East Centre de St Antony's College* et peut ainsi se constituer en groupe d'intérêt au sein de l'université. Mais, au bout du compte, note A. HOURANI, déplorant les résistances structurelles, *ceux d'entre nous qui enseignaient l'histoire du Moyen-Orient ont continué à enseigner à des étudiants (undergraduates) intéressés d'abord par les langues et la littérature d'Orient, et des doctorants venus d'autres pays*<sup>27</sup>. Notons toutefois que ces «doctorants» qui forment, selon le mot d'A. RAYMOND, la tribu des *banu HOURANI*, ont largement contribué à l'extension de ce type d'études dans les universités du monde entier. A Cambridge, les études modernes resteront à la traîne. Certains y voient la conséquence d'une tradition des *études orientales* qui, contrairement au cas d'Oxford, n'a pas été concurrencée. Durham et SOAS, par contre, échappent à ces effets de structure.

Le relatif isolement des chercheurs et des enseignants est contrebalancé par des efforts de rapprochement inter-universitaire, qui bénéficient d'une internationalisation très marquée : conférences internationales, détachements de professeurs y compris au Proche-Orient (Le Caire et Beyrouth)... Les relations entre Oxford et SOAS d'une part, *Harvard* d'autre part, sont particulièrement intenses dès les années 60. Un comité est mis en place à l'échelle nationale pour coordonner les acquisitions des centres de documentation (*The Middle East Library Committee*) qui se spécialisent ; un colloque sur la *bibliographie du Moyen-Orient*, réunissant chercheurs et documentalistes se tient à Cambridge en 1970. Parallèlement, un autre comité, dirigé par A. HOURANI, est mis sur pied en 1968 pour étudier le moyen d'améliorer l'enseignement des langues. Appuyée sur ces infrastructures et ces réseaux, à défaut d'être solidement intégrée dans les facultés, la communauté universitaire naissante bénéficie à plein d'une «ambiguïté structurelle» qui lui permet de compter sur des ressources extérieures, au risque d'une certaine confusion des genres.

#### Une institutionnalisation ambiguë

*We are now an academic community...*<sup>28</sup>. Tel est le message que délivre A. HOURANI, lors de la première conférence de *The British Association for Middle Eastern Studies*, fondée en 1973 sur le modèle et avec le concours de la puissante MESA (*Middle East Studies Association*) américaine. La volonté de fonder une tradition universitaire des études sur le Moyen-Orient s'est donc concrétisée. L'étude des signifiés successivement associés à la dénomination de *Middle Eastern Studies* résume, à elle-seule, les conditions de production de cette «tradition». Dans un premier temps, elle trahit une volonté de recoupement des savoirs, fonction d'une préoccupation géopolitique qui ne s'impose réellement qu'après la deuxième guerre mondiale. Cette réorganisation restait compatible avec les structures orientalisantes et en a favorisé le développement, contribuant à enraciner la notion d'*aire culturelle*. Mais le label de *Middle Eastern Studies* est aussi celui autour duquel, à partir des années 60, des *hybrides*,<sup>29</sup> mêlant une spécialité disciplinaire à la maîtrise des langues, vont tenter d'asseoir leur légitimité, à défaut de pouvoir vraiment s'épanouir au sein de leurs facultés d'origine, en s'appuyant sur le développement de l'étude des relations internationales. Enfin, la BRISMES regroupe, à partir de 1973, ces trois profils institutionnels. En 1975, A. HOURANI veut croire que les *Middle Eastern Studies* existent bel et bien, c'est à dire qu'un intérêt commun pour une certaine partie du monde constitue une base solide pour rassembler des esprits formés au sein de disciplines différentes... Peu d'orientalistes, ajoute-t-il, affirmeraient aujourd'hui que la connaissance des langues est suffisante... pour écrire avec autorité sur l'histoire, la religion, la sociologie ou même la littérature, et peu de (chercheurs en sciences humaines) nieraient l'importance d'une maîtrise réelle des langues...<sup>30</sup> C'est cette année qu'éclate précisément la querelle de l'orientalisme. Le premier numéro de la *Review of Middle Eastern Studies* fait état d'une insatisfaction, qui ne tient pas seulement aux présupposés politiques qui peuvent être trouvés dans beaucoup de travaux sur le Moyen-Orient, mais aussi à de profondes carences méthodologiques... caractérisées par une combinaison de sens commun naïf et de théorie creuse. Des concepts inadaptés sont régulièrement employés ; un volume important de publications est tout simplement non pertinent<sup>31</sup>. La dénonciation (sans juger de sa pertinence) rend compte du type particulier de concurrence que secrète le champ<sup>32</sup> ainsi constitué. Il conviendrait, à la lumière de l'histoire des structures, de placer en perspective l'évolution de la production scientifique depuis la guerre, d'analyser les polémiques. En histoire et en anthropologie, s'est développé depuis Oxford un cadre conceptuel, *l'économie politique du Moyen-Orient* qui a contribué à la «dissolution» de certains objets traditionnels de l'orientalisme (c'est le cas de la  *cité islamique*). Le dernier livre d'A. HOURANI, qui emprunte largement à ses anciens étudiants, rend bien compte de ces orientations<sup>33</sup>.

Au-delà s'imposerait l'étude de la contribution des traditions nationales au sein d'un champ «universalisé». Elle permettrait de mieux cerner les conditions de la production scientifique sur le Moyen-Orient, alors qu'une forte demande de savoirs «autorisés», dans les media et au niveau politique<sup>34</sup>, tend à empêcher l'émergence de véritables pôles de production restreinte (selon la conceptualisation de P. BOURDIEU<sup>35</sup>) et à favoriser le recyclage permanent d'approches «non-pertinentes», à défaut d'être impertinentes.

Benoît EUGÈNE

N O T E S

- <sup>1</sup> GILSENAN M. - «Very like a camel, the appearance of an anthropologist's Middle East», in FARDON (Ed.), *Localizing strategies, regional traditions of ethnographic writing*. - Edimbourg : Scottish Academic Press, Washington : Smithsonian Institution, 1990.
- <sup>2</sup> GILSENAN M. - *Saint and Sufi in modern Egypt*. - Oxford, 1973.
- <sup>3</sup> Dont l'itinéraire passe (aussi) par Oxford. Lire RAYMOND A. - «Salisbury and the tunisian question», *St Antony's papers*, XI, Oxford, 1961.
- <sup>4</sup> SAID E. - *L'Orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*. - Paris : Editions du Seuil, 1980.
- <sup>5</sup> Paru originellement dans *Foreign Affairs* (vol. 72, n° 3, 1993), l'article de S. HUNTINGTON *The clash of civilizations* a bénéficié en 93/94, sous bénéfice d'inventaire, de publications dans *Times Magazine*, *Libération*, *Al-Ahram Weekly*...
- <sup>6</sup> En fait l'ancienne zone de sécurité britannique sur la route des Indes.
- <sup>7</sup> Lire par exemple MA'UD J. A. A. - «Mafhûm ach-charq al-awsat : malâhazaât awliyyat», *Tropiques*, Tunis, n° 4, 1995.
- <sup>8</sup> *Le mal de voir*, Cahiers Jussieu, n° 2, Paris, 10/18, 1978.
- <sup>9</sup> Cité par HOURANI A. - «1974 presidential address British society for Middle Eastern studies annual conference», *BRISMES BULLETIN*, 1974, 1975.
- <sup>10</sup> Elle ne prend ce nom de SOAS qu'en 1938.
- <sup>11</sup> Foreign Office, *Report of the interdepartemental commission of enquiry on Oriental, Slavonic, and African Studies*, Londres, 1947
- <sup>12</sup> *Bachelor of Arts*, équivalent de la maîtrise de l'université française.
- <sup>13</sup> Notamment au Caire *The Arab Office et The Foreign Office Research Department*.
- <sup>14</sup> HOURANI A. - *Syria and Lebanon*, Londres, 1946, *Minorities in the Arab World*, Londres, 1947.
- <sup>15</sup> Ils formeront l'embryon des futurs centres d'area studies (centres d'études par aires culturelles, structures sur lesquelles nous revenons plus loin).
- <sup>16</sup> Mc CAUGHEY R. - *International studies and academic enterprise : a chapter in the enclosure of American learning*. - Columbia University Press, 1984, p. 119.
- <sup>17</sup> MONROE E. - *Britain's moment in the Middle East : 1914-1956*. - Londres, 1963.
- <sup>18</sup> A la suite de cet échec, l'orientaliste sera appelé à fonder le *Middle East Center* d'Harvard. De nombreux étudiants qui ont bénéficié des bourses doctorales britanniques seront amenés à s'expatrier.
- <sup>19</sup> Archives de *Magdalen's College* (Oxford), Dossier personnel d'A. HOURANI, Lettre de MABBOT à DRIVER du 25/10/1946. M. GILSENAN ayant aimablement attiré mon attention sur ces documents, qu'il en soit ici remercié.
- <sup>20</sup> GIBB, BOWEN - *Islamic society and the West*. - vol.1, Londres, 1950, vol.2, Londres, 1957.
- <sup>21</sup> Archives de *Magdalen's College*, dossier personnel d'A. HOURANI, lettre du 10/11/1947.
- <sup>22</sup> Ce qui est perceptible dans un article publié initialement en 1955 : «Toynbee's vision of history», in *Europe and the Middle East*. - Londres : The Mac Millan Press, 1980.
- <sup>23</sup> Titre français de HOURANI A. - *Arabic thought in the liberal age 1798-1939*. - Oxford University Press, 1962.
- <sup>24</sup> ERRERA HOECHSTETTER I, «Les études sur le Moyen-Orient aux Etats-unis, les enseignements d'une expérience», *Maghreb-Machrek*, n° 82, oct.- déc. 1978, pp. 31-41.
- <sup>25</sup> Qui participe aussi de cette mouvance pour avoir travaillé à l'*Arab Office* jusqu'en 1947, contribuant à la préparation des documents présentés au comité anglo-américain chargé en 1946 de décider de l'avenir de la Palestine.
- <sup>26</sup> University Grants Committee - *Report of the sub-committee on Oriental, Slavonic and African studies*. - Londres : Her Majesty's stationery office, 1961.
- <sup>27</sup> Article autobiographique non-publié, gracieusement communiqué par N. SHEHADI.
- <sup>28</sup> HOURANI A. - «1974 presidential address British society for Middle Eastern Studies», *BRISMES Bulletin*, 1974-1975, vol. 1.
- <sup>29</sup> Selon la terminologie même du rapport *Hayter*.
- <sup>30</sup> HOURANI A. - «1975 presidential address British society for Middle Eastern Studies», *BRISMES Bulletin*, 1974-1975, vol. 1.
- <sup>31</sup> ASAD, OWEN - «Introduction», *Review of Middle Eastern Studies*, n° 1, London, 1975.
- <sup>32</sup> Sur ce débat lire ROUSSILLON A. - «Le débat sur l'orientalisme dans le champ intellectuel arabe : l'aporie des sciences sociales», *Peuples méditerranéens*, n° 50, janv-mars 1990, pp. 7-39.
- <sup>33</sup> HOURANI A. - *Histoire des peuples arabes*. - Paris : Editions du Seuil, 1993.
- <sup>34</sup> SAID E. - *Covering Islam. How the media and the experts determine how we see the rest of the world*. - Londres : Routledge and Kegan Paul, 1985 (1981).
- <sup>35</sup> Pour un exposé concis de la théorie du champ voir BOURDIEU P. - *Les règles de l'Art, structure et genèse du champ littéraire*. - Paris : Editions de minuit, 1992, pp. 298-384.